

UNE GROSSE SPÉCULATION



—Si vous vouliez prendre mon portrait ! Ça me ferait un gros bien : je pourrais en vendre pas mal dans le village.

A BON RAT BON CHIAT

COMÉDIE EN UN ACTE

(Pour le SAMEDI.)

La scène se passe à Montréal dans le bureau de l'éditeur d'un grand journal.

Personnages :

1o. L'Éditeur. 2o. Le colonel Parade, directeur d'un cirque américain.

Colonel.—Je crois que c'est au directeur des notes locales, que j'ai l'honneur de m'adresser.

Éditeur.—Lui-même, que puis-je faire pour vous ?

Colonel.—Je m'appelle Georges Williams Splendide Parade, colonel et directeur propriétaire du Cirque Géant de l'Amérique du Nord, l'établissement le plus colossal dans son genre, le cirque des cirques, voilà !

Éditeur (froïdement).—Vous désirez annoncer chez nous ?

Colonel.—Hein ! Ce n'est pas absolument nécessaire. La magnificence de notre combinaison nous en dispense. Mettez seulement dans votre gazette, à titre de renseignement : "Les cages des animaux occupent une longueur de six milles ; on remarque entr'autres bêtes, douze éléphants d'une espèce nouvelle dont la peau est en cuir verni ; un monstre nouvellement découvert en Afrique et pesant 20,000 lbs."

Éditeur.—Vous ne dites pas ça ?

Colonel.—Notre troupe se compose de 10,000 artistes de premier ordre, y compris 200 indiens garantis bon teint. Nous n'importons que les phénomènes européens inconnus. Il n'y a pas un seul de nos employés qui reçoive moins de \$500 par semaine. N'oubliez pas surtout de dire que le fonds de roulement du Cirque Géant est de \$12,000,000, et que nous venons de monter une société anonyme, au capital de \$5,000,000 rien que pour nos achats d'éléphants.

Éditeur.—Vous ne dites pas ça ?

Colonel.—Douteriez-vous de ma parole, par hasard ? Un homme comme vous, dont la plume est célèbre dans les deux hémisphères...

Éditeur.—Combien vous faut-il de colonnes ?

Colonel.—Autant que possible.

Éditeur.—Quand votre caravane arrivera-t-elle ?

Colonel.—Dans deux ou trois mois. Le transport de six milles de cages demande un certain temps ; de plus nous voyageons par plaisir et non pour faire de l'argent.

Éditeur.—Je m'en doute. Notre prix pour une colonne d'annonce est de \$180 ; si vous pre-

nez quatre colonnes par jour, nous vous donnerons par dessus le marché une note éditoriale de 10 lignes. Nos conditions sont : comptant et d'avance. Pas d'escompte, c'est contre nos principes.

Colonel.—Par l'éléphant de Boudha : vos prix me paraissent plus longs que mes cages.

Éditeur.—Vous pourriez parler ainsi, si notre journal était une feuille de chou comme le "New-York Herald," ou le "Times" de Londres ; mais notre organe a pris des proportions si colossales que le prix que je vous demande est ridiculement bas. Le papier que nous employons nous est apporté tous les jours par quatorze trains de vingt-wagons chaque ; il est imprimé par huit presses rotatives de dimensions inconnues hors de chez nous, marchant nuit et jour. La production de notre force motrice nous coute \$15,000 par jour.

Colonel.—Mais, monsieur...

Éditeur.—Notre propriétaire en réduisant le format du journal d'un huitième de pouce a gagné de quoi élever une villa de retraite pour les vieux journalistes qui lui a coûté \$120,000 et quatre maisons de retraites pour les marchands de journaux, au prix de \$40,000. Pour la fourniture de notre mucilage, nous avons une plantation à Sumatra, et nos ciseaux sont fabriqués exclusivement dans notre propre usine à Sheffield.

Colonel.—Arrêtez vous...

Éditeur.—Et tout ça marche non pas parce que nous voulons faire de l'argent, mais uniquement pour notre santé et le bien public. Et, cependant, nos ateliers couvrent un espace dix fois plus grand que ceux qu'occupent les ateliers réunis du Grand Tronc et du Pacifique.

Colonel.—Est-ce que c'est ici votre usine ?

Éditeur.—Ici ! à quoi rêvez-vous ? Ceci n'est qu'une succursale réservée aux annonces des cirques. Notre office principal est... Tiens, où donc est-il le colonel ?

Le colonel effrayé avait disparu avant d'avoir reçu l'adresse qu'on lui offrait.

LA DÉPÊCHE D'HENRIETTE

La maison d'Henriette avait brûlé dans la nuit, jusqu'au ras du sol. Son mari était en voyage, et le matin, au petit jour, elle se dirigea vers le premier bureau de télégraphe.

Henriette.—C'est ici qu'on s'adresse pour envoyer un télégramme ?

Employé.—Oui, madame, vous trouverez des blancs, là, sur la table.

Et Henriette après avoir ôté son gant écrivit :

Cher Georges, j'ai quelque chose de bien malheureux à te dire, mais ne t'excite pas ; car on ne peut rien y faire maintenant ; et puis bébé est très bien. Je ne sais pas comment c'est arrivé, la cuisinière non plus, et personne ne peut s'en rendre compte ; mais la maison a pris feu la nuit dernière et tout a brûlé. C'est horrible ! As-tu jamais pensé qu'un tel malheur pouvait arriver ? J'en suis presque folle ; mais reste calme, mon cher Georges. Bébé et moi nous n'avons pas une égratignure, le mobilier est presque sauvé, et puis pense que ça aurait pu être encore plus triste... oh ! si bébé avait été brûlé ! Oh ! Georges, est-ce que cette idée ne te bouleverse pas ? Mais notre amour n'a absolument rien ; et tu penses combien j'ai été anxieuse jusqu'au moment où j'ai su qu'il était en sûreté. Je sais, mon pauvre ami, combien cette nouvelle va te faire de peine, mais comme bébé et moi nous sommes sauvés, le reste ne doit pas trop te préoccuper. Je ne puis m'imaginer comment le feu a pris. Et toi ? As-tu idée comment une maison peut prendre feu ? Je ne veux pas y penser, ça me fait peur. Reviens

de suite. Mais songe que bébé et moi sommes très bien.—Henriette.

P. S. — N'oublie pas que bébé et moi nous n'avons rien ; ne pense qu'à ça.

Henriette, (à l'employé, en lui donnant la demi-douzaine de blancs qu'elle a remplis).—Tenez, mais je crois qu'on pourrait un peu condenser.

Employé, (après avoir lu).—Je le pense.

Et il écrivit :

"Maison entièrement brûlée, tous sauvés. Reviens immédiatement.—Henriette."

—Huit mots, vingt-cinq centins, madame.

RECETTES POUR TOUS LES JOURS

PAR UN QUI SAIT

Manière de se faire transporter gratuitement.

—Vous montez dans les chars urbains. Quand vous passez devant votre porte vous poussez un cri d'alarme : "Hello ! arrêtez, j'ai pris le mauvais char." Vous sautez aussi rapidement que possible. Si le conducteur vous présente sa tirelire, lancez-lui une bordée d'injures ; s'il insiste menacez-le d'écrire dans les journaux. Ça réussit toujours.

Manière de se procurer deux douzaines de bouteilles de bon vin pour rien.—Passez chez une douzaine de marchands de vins, leur demandant à chacun de vous envoyer une bouteille comme échantillon. Plus cher sera le vin, plus vite vous recevrez votre douzaine. C'est très simple.

Quand vous aurez reçu votre douzaine, vous repassez chez les douze marchands, les informant que leur vin n'est pas à votre convenance, et leur demandant de vous envoyer une autre bouteille d'échantillon d'un vin meilleur et plus cher. La seconde douzaine viendra encore.

Manière de se procurer un bon grog au brandy en hiver pour rien.—Vous vous étalez convenablement sur le trottoir, et vous vous tenez immobile. Un bon samaritain appellera l'ambulance de l'hôpital Notre-Dame. Vous y serez confortablement conduit et l'on vous y offrira dès votre arrivée un verre d'eau sucrée bien chaude et copieusement additionnée d'un reconfortant. Si vous géignez un peu fort vous arriverez à une seconde dose.

Manière de se monter une bonne bibliothèque pour rien.—Soyons bref : la recette est connue. Empruntez et ne rendez jamais.

NOTRE COLONNE LÉGALE

Client.—Si un passant tombe dans un trou à charbon, peut-il demander des dommages au propriétaire de la maison ?

Avocat.—Certainement, et de forts dommages encore ; et les obtenir, ce qui est mieux. Donnez-moi les détails.

Client.—Mon frère, en passant ce matin devant votre maison, est tombé dans votre cave à charbon, dont on avait laissé le trou ouvert ; et il s'est cassé la jambe.

Avocat.—Hum ! A-t-il fait preuve de la précaution qu'on doit prendre pour éviter ces sortes d'accidents ? Regardait-il à ses pieds en marchant ? A-t-il examiné la nature et l'état du trottoir avant de s'y aventurer ?

Client.—Parbleu, non...

Avocat.—Ah ! ah ! j'en étais sûr. Coupable de négligence criminelle. Il aurait pu tomber sur un membre de ma famille, il aurait pu le tuer, monsieur. Vous avez de la chance d'être un de mes clients ; mais dans les circonstances, je suis, cependant, obligé d'indenter un procès à votre frère, pour recouvrer les dommages réels qu'il m'a causés.

Client.—Quels dommages ?

Avocat.—Il m'a démoli un coffre en pénétrant si brutalement chez moi.

Client.—Je crois que je ferai mieux de payer. Combien est-ce ?